Éditorial

Le Comité de rédaction

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clo/5709>
DOI : 10.4000/clo.5709
ISSN : 2266-1816

Éditeur

INALCO

Édition imprimée

Date de publication : 18 juin 2019
Pagination : 17-21
ISBN : 978-2-85831-348-8
ISSN : 0396-891X

Référence électronique

Le Comité de rédaction, « Éditorial », *Cahiers de littérature orale* [En ligne], 85 | 2019, mis en ligne le 19 juin 2020, consulté le 24 mars 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clo/5709> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clo.5709>

Cahiers de littérature orale est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Éditorial

LE COMITÉ DE RÉDACTION

À l'image de sa couverture, ce numéro de varia est constitué de motifs colorés, dont les prismes kaléidoscopiques nous transportent de la Macédoine au Brésil en passant par la Creuse, la Kabylie, Bobo-Dioulasso, Djibouti et la Tanzanie.

L'article de Galia Valtchinova interroge le statut des récits d'une « visionnaire » macédonienne convoquant une icône « miraculeuse » qui vole, mais aussi qui pleure, chante, sue, autrement dit qui est douée d'agentivité. De façon implacable, l'analyse montre par une contextualisation toute en finesse, appuyée sur une ethnographie au long cours et des textes à caractère historique, que les tribulations de l'icône-qui-vole ne doivent rien au hasard. En effet, les lieux de séjour et les trajets imputés à cette icône de la « Mère de Dieu » avant qu'elle ne soit clouée sur son support pour la sédentariser s'avèrent ceux de « réfugiés » issus de populations « échangées » à l'issue des guerres balkaniques qui marquent la chute de l'Empire ottoman et l'instauration des processus de « nationalisation » des pays de la région au début du ^{xx}e siècle. C'est affirmer la portée mémorielle des motifs légendaires que la narratrice, gardienne de la mémoire de la communauté orthodoxe du village de Bansko (et d'autres avoisinants liés par des relations d'affinité matrimoniale intra-confessionnelles), où cohabitent chrétiens et musulmans, déploie pour ses auditeurs une géographie des pertes des populations déplacées. Ce sont ces étapes, condensées dans ces récits en autant de toponymes qui les scandent, que l'auteure s'attache à retracer, dans toute l'épaisseur de sa complexité et jusque dans les représentations négatives de l'altérité de cette région de triple frontière balkanique (Grèce, Bulgarie, Macédoine).

Défiant les genres par l'intrication du récit de miracle et de la légende locale, cette étude de ce que Galia Valtchinova désigne comme des « conglomérats de

créations orales faits de récits de vie, de réactualisation de motifs migratoires, et d'adaptations locales d'énoncés historique » (dans ce numéro) invite à réfléchir à la porosité de ces catégories et à l'utilité de ne pas s'y laisser enfermer. L'article convainc également de l'intérêt d'élargir l'espace villageois de l'énonciation à la prise en compte d'un contexte géographico-politique plus ample. Il persuade enfin, s'il en était besoin, de la nécessité de prêter attention à l'inscription socio-historique de l'acte d'énonciation, non seulement dans le temps du « présent ethnographique », mais encore dans les strates des temps passés.

Octobre 2014, le Burkina Faso connaît une période troublée. Blaise Compaoré, au pouvoir depuis vingt-sept ans, cherche à détourner le droit constitutionnel pour briguer un cinquième mandat. La population se révolte dans tout le pays. À Bobo-Dioulasso, grand centre urbain du sud-ouest, la colère trouve son apogée dans l'incendie de la mairie centrale. Alain Sanou, qui enquête depuis de nombreuses années sur les productions orales à Bobo-Dioulasso, montre dans cet article que bien avant l'insurrection, certains genres de la parole portaient l'expression de la contestation sociale. En effet, depuis leur installation en février 2001, les autorités municipales étaient fortement contestées par les habitants et plus particulièrement par les autochtones bobo, descendants du village fondateur de Sya, qui leur reprochaient leur gestion des terres. L'incendie de la mairie est à comprendre en relation avec toutes les paroles entendues par Alain Sanou depuis le début des années 2000 dans les chants, les contes et les récits des Bobolais. Son article entend mettre ainsi en valeur la portée de paroles littéraires créatives exprimant le mécontentement, puis la révolte, allant de la dénonciation d'une situation conflictuelle jusqu'à l'appel au renversement pur et simple du régime de Blaise Compaoré. C'est ainsi la capacité des arts de la parole à provoquer l'action qui est interrogée par l'auteur, à partir de ce « pouvoir des faibles » qui, tout en s'appuyant sur des pratiques orales ancrées dans les traditions, permet l'expression d'une colère qui appelle à la révolte. La position de subalterne des populations d'origine bobo ne leur laisse d'autre choix que d'exprimer ainsi leur mécontentement, avec d'autant plus d'efficacité que, du fait même des circonstances de sa production, leur parole est entendue comme une malédiction.

C'est également la puissance de la malédiction que Samia Khichane nous invite à évaluer, à partir d'un contexte, la Kabylie, où elle est plus précisément l'apanage des femmes, mineures sociales dont elle semble être l'expression du « redoutable pouvoir ». Si les mères recourent à la formulation de malédiction pour éduquer leurs enfants en les incitant, par la menace, à bien se comporter, ce sont aussi les hommes qu'elles tiennent ainsi par leurs paroles, dont ils ne cessent de craindre les méfaits durant toute leur vie. En effet, bien que ne s'adressant pas de manière injurieuse aux hommes, les femmes utilisent entre elles, au cœur des querelles ou

des simples bavardages quotidiens, ces formules au pouvoir destructeur dont on craint les effets sur la vie familiale. Samia Khichane analyse ainsi, à partir d'une ethnographie précise et informée de moments d'énonciation de formules de malédiction, comment cette pratique langagière non dénuée de poésie peut être un moyen détourné de prendre sa place, voire de gérer sa famille, dans une société où la bienséance veut que les femmes se soumettent à l'autorité masculine.

Nathaniel Gernez nous présente le récit d'une légende locale, racontée par plusieurs hommes rassemblés pour partager un verre d'alcool artisanal dans un bar de la région d'Iringa en Tanzanie. Dépassant le seul énoncé de l'histoire d'un oiseau légendaire aux pouvoirs destructeurs, l'analyse proposée tient compte de l'aspect dialogique et co-construit du récit, chaque interlocuteur apportant sa contribution. Plus encore, l'auteur analyse la manière dont il est fait appel à cette légende dans une simple conversation entre buveurs, mettant en valeur le sens que peuvent avoir le choix des mots et des rythmes, mais aussi de la langue dans ce contexte plurilingue. Dans l'extrait d'interaction choisi, Nathaniel Gernez montre ainsi comment les locuteurs peuvent sciemment passer d'une langue à l'autre pour produire des effets, renforcés par le recours à la gestuelle, le rythme de la parole et les mimiques, ce qui le conduit à discuter des usages du plurilinguisme et, à partir de cet exemple issu d'un contexte où le kiswahili et l'anglais côtoient les langues locales, plus précisément ici le kihehe, à remettre en cause la pertinence de la notion de *translanguaging*.

L'article de Bénédicte Bonnemason et de Jean-Pierre Cavaillé se présente comme un arrêt sur image dans la transmission d'un conte merveilleux, ici un récit manouche, largement attesté dans toute l'aire européenne, sans doute même l'un des plus fréquents. Répertoire dans la classification internationale ATU comme T. 300, *La Bête à sept têtes*, il emprunte parfois à un récit moins répandu, le T. 315, *La sœur infidèle*. C'est le cas ici. Jean-Pierre Cavaillé relate les circonstances de ce don fait en langue romani. Il provient d'un jeune homme manouche et de son père, « l'un assistant l'autre », laissant entendre des transmissions bien en deçà dans le temps et dans l'espace européen. Le passage par l'Alsace, la Lorraine et la Rhénanie expliquerait l'empreinte germanique qu'on y sent.

L'analyse narrative s'aide de versions manouches recueillies en Auvergne dans les années 1960-1970. Il s'agit bien d'une variante où *La sœur infidèle* interfère largement ; la moitié du récit environ lui est consacrée, la seconde racontant le combat avec la bête à sept têtes. Le combat et la victoire sont si rapidement racontés qu'ils font quasiment figure d'épisode adventice au récit de la relation frère-sœur. Cette inversion des priorités explique le final de cette version : à l'encontre de la tradition du conte, le héros ne revendique pas la récompense attachée à la victoire, à savoir la main de la princesse. Il rentre « vers » sa famille et se contente de

déclarer à son père : « Il y a eu meurtre. » Cette fin aussi tragique qu'abrupte pose un problème difficile que B. Bonnemason et J.-P. Cavaillé n'éludent pas. Le retour du héros dans sa famille d'origine heurte une des conventions du conte merveilleux qui requiert son accès à un mariage hypergamique et qui remplace les liens consanguins de son enfance par des liens d'alliance. La tradition des contes connaît en effet de ces versions qui « dérapent » au dernier moment, sans qu'on puisse incriminer une mémoire insuffisante. La société manouche se constitue autour de la famille nucléaire, les parents consanguins « vers qui » on revient toujours : « Point de vie digne de ce nom hors des liens familiaux » (dans ce numéro). Une société qui pourrait être particulièrement indulgente, voire accueillante pour des variantes qui refusent la rupture que constitue le mariage exogamique de ses jeunes membres. Et une société qui se révèle une fois de plus comme « un conservatoire d'objets, de formes et de contenus culturels » (dans ce numéro).

Fatouma Mahamoud Hadji Ali analyse la représentation des femmes dans trois pièces djiboutiennes (de Hassan Elmi et d'Ibrahim Gadhle) et une pièce somalienne (de Mahamoud Tukaleh), entre la fin des années 1970 et le début des années 1980. Issu d'un important travail de collecte et de traduction, cet article étudie en particulier le thème de la place des femmes lorsqu'elles se permettent d'investir l'espace public, et notamment les rues des villes. Des femmes dans la rue : citadines, étudiantes, prostituées, femmes libres sont autant de types nouveaux, mis en scène dans le théâtre, sur lesquels le scandale pèse. L'auteur analyse les différents regards portés par les dramaturges sur ce motif, tout à la fois fascinant et dérangeant. L'affrontement des sexes, l'opposition entre villes et campagnes, la confrontation entre traditionnalistes et modernes constituent des nœuds de ces intrigues djiboutiennes et somaliennes. La sortie des femmes dans la rue est ainsi documentée par un très beau travail de mise à disposition des œuvres en français et d'un travail de transcription exigeant.

Pour terminer ce numéro de varia, Rossane Lemos nous invite à rencontrer des conteurs bénévoles intervenant dans le cadre d'une association caritative brésilienne auprès d'enfants et d'adolescents handicapés, nous partageant ses recherches actuelles sur un des aspects du renouveau du conte tel qu'il se présente au Brésil. L'association Casa, sise à Curitiba, est fondée sur les principes de l'anthroposophie proposée par Rudolf Steiner, qui connaît un certain développement en Amérique latine. Ainsi, les séances de contes suivent-elles un ensemble de rituels et le répertoire conté est choisi en amont, en fonction du type de public. Les enfants observés présentent de réelles difficultés pour s'exprimer, mais certains sont en mesure de comprendre les contes et d'autres, bien que passifs en début de séance, semblent réagir au fur et à mesure des récits, jusqu'à manifester

des signes de communication. Rossane Lemos s'interroge alors sur la possibilité d'un dialogue entre le conteur et son public, et sur le sens de ce dialogue recherché par les conteurs eux-mêmes dans un contexte où l'interaction est quasi impossible.

Ainsi, c'est à questionner la capacité des arts de la parole à activer la mémoire, susciter l'action, transformer le monde qu'invitent les auteurs de ce florilège.